

Anne de Beauvillé

Deux noires, une blanche, des croches

Elle arpentait de long en large un grand couloir blanc en soufflant dans ses mains. Elle tentait comme elle le pouvait de les réchauffer. L'attente transformait toujours ses mains si jolies d'habitude en deux glaçons bleuis, tremblants et moites. Elle écoutait les notes qui s'envolaient du piano de la salle à côté. L'audition avait commencé depuis une heure mais elle est toujours de celles qui attendent le plus longtemps. Et à moins d'épouser vite un Mr Armand ou Adrien, elle ne risquait pas d'attendre moins les prochaines fois. Il y a une heure à peine elle cherchait un moyen de fuir. L'éternelle remise en question de dernière minute où elle considérait que rien ne l'obligeait à subir cette angoisse. Rien si ce n'est le piano. Des touches noires et blanches reliées à 88 petits marteaux : sa vie.

Elle s'était imaginée s'échapper sans faire de bruit ; elle aurait couru dans la rue en laissant loin derrière elle la salle d'examen impressionnante. Courir. A cet instant son corps le souhaitait. Ses jambes ne pouvaient s'empêcher de marcher. Deux pas. Face au mur, demi-tour. Encore deux pas, encore le mur. Demi-tour. Et ses mains qui ne se réchauffaient pas. Elle fit craquer ses doigts. Le son du piano s'était arrêté. Elle égrena les notes de son morceau en chuchotant : une ribambelle de syllabes qu'elle faisait danser dans sa bouche. Pour elle, chaque

note était chargée de sens, comme autant de points de repères à la manière des petits cailloux que sème le Petit Poucet. Elle s'agaça à voix haute de la lumière blafarde du couloir. On l'appela. Elle attrapa sa partition et avança comme un robot.

Dans la salle, elle jeta un coup d'œil au piano : noir, à queue, classique. Elle sentît qu'elle pourrait le faire chanter. Il ne l'impressionnait pas, en tout cas beaucoup moins que ces hommes cravatés assis devant elle. D'une petite voix elle donna son nom, son prénom et tendit sa partition. Lorsqu'elle fut priée de s'installer, elle prit une grande inspiration et posa ses mains au dessus du clavier. Elles ne tremblaient plus. Leur peau avait toujours l'aspect étrange des grands jours mais elles étaient aussi immobiles que des pierres. Elle fit tourner ses poignets, se tint bien droite. La main gauche d'abord, un accord. Un grand bruit. La porte du fond de la salle venait de s'ouvrir avec fracas. Toutes les têtes se tournèrent vers l'étranger qui venait d'interrompre l'audition. Il était donc venu. Mon Dieu qu'il semblait vieux. L'homme se glissa dos courbé vers le fond de la salle et s'assît rapidement. Les examinateurs froncèrent les sourcils et intimèrent à Claire de recommencer à jouer ce qui la fit sursauter, elle qui n'avait pas quitté des yeux celui qui venait d'entrer. Alors elle respira un grand coup et s'accrocha à son morceau comme à une bouée en plein naufrage. Elle s'en remit complètement à ses mains qu'elle laissa filer sur le clavier, au rythme de la mélodie qui défilait dans sa tête. Très vite, son corps se délia, ses pensées se dispersèrent, il n'y eut que la musique. Quelques larmes perlèrent sur le clavier sans qu'elle ne s'en aperçoive.

Dernières notes de la sonate de Chopin numéro 2. Le son qui se prolonge puis le silence. « Merci, mademoiselle » entendu de loin, Claire se lève, récupère sa partition et quitte la pièce. Un autre couloir blanc, elle se laisse aller contre le mur, sa partition contre sa poitrine. Sa tête est encore pleine des notes de son morceau. Elle inspire profondément. Il était venu. Finalement. Des années

qu'elle espérait et redoutait ce moment. Elle se souvenait de la dernière fois qu'elle l'avait vu à l'hôpital, couvert de bandages. Il avait refusé de la regarder, elle sa sœur, sa jumelle. Tous les deux ils avaient été des enfants prodiges, des Mozart en culottes courtes comme les appelait leur père. Elle au piano, lui au violon. Le conservatoire ensemble puis les premières auditions, les premiers concerts, les salles qui se remplissaient au fur et à mesure des tournées organisées par leur mère. Un duo fraternel et talentueux promis à un bel avenir jusqu'à ce terrible accident... Un frisson la traversa. Il devait l'attendre au bout de ce couloir blanc. Est-ce qu'elle devait s'en réjouir ? Des bruits de pas : le candidat suivant venait de terminer sa prestation et pénétrait dans le couloir. Elle se leva, elle ne voulait pas le croiser. Elle se retrouva dans le hall du conservatoire et aperçut de suite son frère à l'extérieur en train de fumer une cigarette. Elle le rejoignit immédiatement.

« Tu en as mis du temps ! » s'exclama-t-il en souriant lorsqu'elle fût près de lui. Elle fut surprise par le son de sa voix, clair, enthousiaste, presque joyeux. Il écarta les bras. Elle n'osa pas s'approcher alors il fit deux pas et l'enlaça. Elle restait figée. « Très réussie ton audition » la félicita-t-il en relâchant son étreinte. Ils se dévisagèrent. Ils se reconnaissaient dans le visage de l'autre et détaillaient les similitudes de leurs traits. Une habitude, un jeu qu'ils avaient partagé enfants. Ils s'attardaient aussi sur ce qui divergeaient de l'un à l'autre, ce qu'ils appelaient leurs « imperfections relatives », car ce qui semblait imparfait pour l'un était parfait pour l'autre : un grain de beauté, une ligne de sourcils, une pommette saillante... Une oreille détruite. Elle s'arracha à sa contemplation et recula un peu trop brusquement. Il eut un petit sourire. « Une cigarette ? » lui demanda-t-il en lui tendant son paquet. Elle refusa d'un signe de tête. « Tu m'en veux hein, c'est ça ? ». « Non bien sûr que non » répondit elle instantanément. « Tu sais je m'y fais plutôt bien finalement ». Il fit bouger sa main devant lui, elle posa son regard sur ce qui la terrorisait : une main

amputée de plusieurs doigts, à la peau noircie, brûlée. Elle détourna une nouvelle fois les yeux. Il mit sa main dans sa poche. Un silence.

– Tu n’as pas l’air très heureuse de voir ton frangin.

– Si, si, je suis surprise c’est tout, je ne m’y attendais pas. Comment sais tu que je jouais ici ? C’est Maman ?

– Qui veux-tu que ça soit d’autre ?

– Pourquoi aujourd’hui ?

– Le hasard c’est le hasard ! dit-il avec un air impressionné. C’est fou. J’ai rêvé de toi cette nuit, ce matin je sors de mon sommeil bizarre, Maman m’appelle, je me suis dit si je ne demande pas où tu es maintenant, je ne le ferais jamais.

Elle ne savait pas quoi dire. Elle s’était imaginé une centaine de fois ses retrouvailles, avait espéré très fort qu’il pense à elle. Puis elle avait cessé d’imaginer quoi que soit, avait décidé de mettre de côté ses pensées pour son frère et de se concentrer ailleurs. Elle se dédia alors à son piano et à cette époque progressa très vite tant elle passait de temps jour et nuit à ses notes et mélodies. Et maintenant il lui disait qu’il rêvait d’elle. Elle se sentit amère. La vie était vraiment mal fichue.

– Il paraît que ça marche pas mal pour toi, dit-il toujours enthousiaste.

– Ca va oui, répondit-elle gênée. Je voudrais te proposer de prendre un verre mais je préfère rester près d’ici, fit-elle en désignant d’un geste l’entrée devant laquelle ils se tenaient.

– Bien sûr, c’est normal. J’étais comme toi avant.

– Tu m’en veux ?

– Bien sûr que non, pourquoi tu dis ça ?

– Alors pourquoi tu ne m’as plus donné de nouvelles ?

– Toi non plus tu ne m’en as pas donné.

– Tu ne voulais plus me voir.

– Je sais.

Il eût l’air triste soudain. Puis son visage changea de nouveau.

– Je me suis mis à la peinture, j’arrive à coincer mon pinceau entre le pouce et l’annulaire, comme ça.

Il sortît la main de sa poche et mimait le geste devant sa sœur. Elle tourna la tête vers la porte d’entrée du conservatoire.

– Faudra t’y faire, tu sais.

Elle le regarda, son visage s’était empourpré. Il ne fallait pas craquer.

– Je sais, je guette simplement la fin des auditions.

– C’était un accident.

– Tu étais le meilleur.

– Je sais.

De nouveau un silence s’installa entre eux. Elle revit le studio qu’ils partageaient à Avignon cette nuit là, les flammes qui montaient le long des rideaux, la fumée qui envahissait le petit espace, la silhouette désarticulée de son frère. Terrifiée, elle s’était sentie impuissante et coupable. Elle ressentait à cet instant la même impuissance ; la culpabilité ne l’avait jamais abandonnée. Il fallait qu’elle s’échappe.

– Je vais voir ce qu’il se passe à l’intérieur, peut-être ont-ils fini de délibérer.

Il la laissa s'engouffrer dans le hall et resta dehors à l'attendre. Le conservatoire lui rappelait sa vie d'avant les brûlures, celle dans laquelle avec ses mains il tirait de son violon les sons les plus mélodieux qu'il interprétait passionnément. Ses mains qui tiraient les larmes de ceux qui l'écoutaient. Il avait été le meilleur, au moins de la fratrie musicienne. Il aurait pu être le meilleur des virtuoses. Il allait le devenir en se lançant en solo. Tout était prêt, il était prêt. Sa sœur non. Comment allait elle survivre à la séparation était la question qui le tourmentait le plus, lui et ses parents. Comment allait elle réagir lorsqu'on lui annoncerait qu'elle devrait maintenant faire route seule. Bien sûr elle était talentueuse. Mais lui avait du génie. Elle le rejoignit.

– Les résultats ne sont pas tombés, lui dit-elle

– Bien sûr, il est trop tôt, lui répondit-il.

Il pouvait voir qu'elle avait pleuré. Elle lui fit pitié.

– T'inquiètes pas, je suis sûre que tu passes le 1^{er} tour, dit-il pour la reconforter.

– Le premier tour en général je l'ai, c'est ensuite que ça se corse. Je ne suis pas idiote tu sais. Je travaille dix fois plus que les autres parce que je ne suis pas douée.

– Arrête, Claire, ne fais pas ton petit numéro de victime, tu sais que ça m'agace.

– Non, c'est la vérité, je ne suis pas douée. Toi, tu l'étais. Toi, tu allais devenir quelqu'un et faire carrière.

– De quoi tu parles ? Nous étions dans la même barque, je te rappelle.

Comment pouvait-il croire qu'elle était si dupe ? Comment pouvaient-ils tous croire qu'elle ne voyait rien, qu'elle n'entendait rien ? Elle sentît la colère monter en elle, cette colère qu'elle avait étouffée si longtemps, celle qui s'était emparée d'elle et qui l'avait fait commettre une faute irréparable.

– Je sais que tu allais me quitter ! Je le savais ! Les discussions avec les parents qui s’arrêtent net quand je m’approche, les rendez-vous chez le médecin, le dentiste, l’osthéo-pathe et que sais-je encore, escorté par papa-maman, des rendez vous au conservatoire oui ! Avec des professionnels, des professeurs, des agents ! tous ces mensonges à longueur de journée, tu croyais vraiment que je ne me doutais de rien ?

Elle avait hurlé ces mots d’une traite et dû reprendre son souffle. Il resta immobile, interdit. C’était évident maintenant. Tout prenait un sens. Elle n’avait pas insisté lorsqu’il avait décidé de ne plus la voir. Il ne voulait plus voir personne de toutes façons après l’accident. Et surtout pas celle qui lui rappelait la musique, le violon, le succès à portée de main si on peut dire. Mais il n’avait jamais désiré que l’absence dure si longtemps. Elle lui avait tant manqué.

– Je suis désolé, articula-t-il. « Je ne pensais pas...

Claire ne décolérait pas :

– Tu ne pensais qu’à ton violon, qu’à ton talent, qu’à ta carrière, tu étais si sûr de toi, j’ai fini par t’encombrer, tu voulais rester seul avec ton violon, tu aurais fait n’importe quoi pour ton violon, t’as même failli brûler pour lui !

Les mots de Claire le percutèrent. La rage qu’il lut dans ses yeux lui fit l’effet d’un coup de poing au cœur. Il comprît. S’il s’était retrouvé prisonnier des flammes cette nuit là, c’est parce qu’il avait tenté de sauver son instrument de l’incendie. Il s’était brûlé le côté gauche du buste : cou, bras, main. C’est elle qui avait été le plus touchée ; on avait dû lui amputer trois doigts. La cause de l’incendie n’avait jamais été déterminée. Il venait de comprendre.

– C’était un accident, murmura-t-il, comme s’il posait la question.

Elle resta interdite. Elle regretta immédiatement d’avoir fait surgir cette colère qu’elle détestait, dont elle avait honte. Elle avait tellement honte.

– C’était un accident, répéta-t-elle comme pour elle-même, tout doucement.

Il regarda longuement sa sœur maintenant abattue, les yeux fixés sur le trottoir. Il avait compris. Au fond il avait toujours su. Il ne lui pardonnerait jamais.

Lorsqu’elle releva la tête il était parti. Alors, elle fit raisonner dans sa tête les notes de son morceau préféré : deux noires, une blanche, des croches. Elle fit danser la mélodie de cet air enfantin surgi de sa mémoire et qui la rassurait. Elle eût envie de son piano pour faire chanter ces notes : deux noires, une blanche, des croches. Un silence. Elle rentra dans le hall attendre ses résultats.

L’auteur

Née à Paris en 1981, écrire est un leitmotiv hérité de l’enfance. L’écriture comme un refuge, un terrain de jeux, une compagnie. J’écris des histoires, des portraits, des sensations que j’essaye de figer, tentant de révéler l’authenticité des moments qui ne durent pas, puisque tout passe... Emue par le geste, le détail, tout ce qui fissure les masques, cherchant l’émotion, le sincère dans le fabriqué, pour trouver le beau, ne serait-ce que le temps de l’écriture et je l’espère, celui de la lecture.